

Eloge du paysan

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **80 (1953)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228402>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Eloge du paysan

par Jean des Sapins

A une époque où le développement de notre pays prend des proportions imprévues, où les villes ne cessent de s'étendre pour accaparer des terres cultivables, il est bon, au moment où le peuple va être appelé à voter le statut de l'agriculture, de dire les valeurs éternelles que représente la culture du sol.

Nihil solidum nisi solum dit un vieil adage (rien n'est solide comme les biens-fonds) auquel il faut sans cesse revenir si l'on veut maintenir un équilibre qui tend peu à peu à faire défaut chez nous.

C'est le poète belge Emile Verhaeren qui déjà, à la fin du siècle dernier, a parlé des « villes tentaculaires » et prévu l'épanouissement industriel de son pays. Un tel développement n'a pu se faire qu'au détriment de la paysannerie. Si la houille noire est à la base du mouvement industriel du jeune royaume, la houille blanche nous promet, à nous autres Suisses, une prospérité semblable, bien que nous ne possédions ni mer libre ni domaine colonial.

En présence d'une telle poussée, il est bon de rappeler que le paysan existe depuis toujours et qu'il a la volonté de développer l'économie rurale sur un sol cultivé avec autant d'intelligence que de volonté. Le paysan, c'est l'homme de la tradition. Son passé se perd dans la nuit des temps. Il a toujours vécu dans une certaine insécurité et la réussite de son travail dépend et dépendra constamment des saisons, du temps et des éléments.

On a souvent cité, pour frapper l'imagination des foules, cette usine américaine qui, toutes les trente minutes, livrait une automobile. C'était une manière d'indiquer, à la fois l'exactitude de l'organisation industrielle et le génie de l'homme. On pourrait encore citer d'autres perfectionnements plus admirables encore. Cependant, jusqu'à ce jour, personne n'a pu dire combien de temps il fallait pour produire un sac de blé ou une « brantée » de vendange, et cela à une minute près. Interrogez les cultivateurs. Ils vous diront tous combien de caps il faut doubler pour arriver à une bonne moisson ou à de belles vendanges.

Quand le paysan sème, il ne sait pas toujours ce qu'il récoltera. Son travail dépend de circonstances indépendantes de sa volonté, mais il a foi en l'avenir. Il compte sur le temps et les saisons, les averses et les rayons de soleil pour faire prospérer le produit de ses semences. Il est dépendant, plus que personne, des éléments qu'il ne peut régler d'aucune manière. Il subit le sort et garde, sa vie durant, une foi inébranlable en sa mission. Sa terre est, à la fois, sa nourrice, sa protectrice et son éducatrice. Comme il vit près d'elle, il est prémuni contre toute tentation de l'abandonner et c'est elle qui, au cours des années, lui enseigne une règle de vie. Elle met à sa disposition des forces nouvelles chaque fois qu'il lui imprime sa volonté.

Joseph de Pesquidoux, l'auteur de *Sur la Glèbe* a chanté la terre de son pays natal, cette contrée d'Armagnac, si verdoyante au pied des Pyrénées, qui

rappelle, par certains côtés notre terre vaudoise. Bien que ses propos remontent à une trentaine d'années, ils n'ont pas perdu de leur actualité, car l'éloge de la terre est de tous les temps.

« Les paysans, dit-il, sont le sel d'un peuple. Si quelque chose est resté immuable dans le bouleversement des pays, des races et des idées, quelque chose de vivace et de résistant comme l'homme même, c'est bien le toit paternel et l'amour du foyer : un point dans l'espace, un sentiment dans le cœur ; c'est bien le chez nous de chacun de nous. »

Ces paroles sont comme un écho des propos d'un poète de notre pays, Gon-

zague de Reynold, quand il dit :

« La terre où nos arbres ont leurs racines, où nos maisons ont leurs assises ; la terre qui nous recevra quand nous serons morts, comme elle reçoit la semence ; la terre mère de nos pères et fille de nos peines ; terre, maison, pays, patrie : seule vérité. »

Dans ce siècle où tout se transforme — terre, cités, vallées et montagnes — le paysan doit rester l'élément stable, l'élément vital de notre sol. Il est une des colonnes maîtresses du pays. En face de l'industrialisation à outrance, il gardera, pour devise, ces mots que l'on devrait couler dans le marbre :

« Nous maintiendrons ! »

Ne dites pas... Dites.

A la fin du livre de lecture que nous possédions dans notre enfance, il y avait un petit vocabulaire intitulé : « Ne dites pas... Dites. »

Et ce qu'il ne fallait pas dire, c'étaient, bien entendu, ces bons mots du terroir, ces mots expressifs, irremplaçables, savoureux, enfin, ces mots qui disent si bien ce qu'ils veulent dire : Ne dites pas éclaffer, dites écraser ! Allons donc ! Ecraser c'est anodin, ça se soigne, c'est guérissable. Tandis qu'éclaffer, c'est réduire à néant, plat comme papier. Bref, on se remet d'un écrasement. D'un éclaffement jamais. Ne dites pas pruneau, dites prune sèche. Les gens de chez nous ont si mal lu leur dictionnaire que le pruneau subsiste envers et contre tout. On a des prunotiers dans nos vergers et on fait des gâteaux aux pruneaux le dimanche du Jeûne, des gâteaux et non des tartes, bien sûr !

Ne dites pas camber, dites traverser ! Avec ça ! Une route, ça se traverse, un ruisseau, ça se traverse sur une planche. Mais, s'il n'y a pas de planche, ça se cambe. Le mot s'est à tel point généralisé qu'il s'est comme agrandi. Ainsi, pour aller en Amérique, on « cambe la gouille ».

Ne dites pas coter, dites fermer à clé. Je ne sais pas, mais il me semble que coter c'est encore plus sûr, plus solide. Coter, au fond, c'est donner deux tours de clé.

Ne dites pas atriaux, dites rillettes. Décidément non. D'abord, le charcutier ne comprendrait pas et ferait répéter deux fois le mot, si bien que, pour finir, il faudrait parler d'atriau... Et si, un jour, vous allez donner un coup de main à quelqu'un qui ferait boucherie, demandez donc la permission de confectionner les rillettes, pour voir...